

La Sophie à Branon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 6

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197400>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

et n'apprécie ces secours que s'ils portent des noms barbares, s'ils sont en bouteilles et qu'il les faille agiter avant de s'en servir.

Tu prétends que nous en abusons, de ces drogues. Hélas, à ce propos, qu'aurais-tu dit de nos illustres prédécesseurs du siècle de Louis XIV ? Mais, si tu n'étais pas là, il y avait Molière, et — tu ne m'en voudras pas — Molière était encore bien plus méchant que toi, mon cher *Conteur*.

A titre de curiosité, veux-tu savoir comment les Diafoirus, les Purgon de l'époque, traitèrent pendant sa dernière maladie « Monseigneur le prince de Condé, fils du vainqueur de Rocroy ? » Si Monseigneur mourut de cette maladie, certes ce ne fut pas faute de soins, ni de remèdes.

Juge toi-même. Voici quelques extraits du Mémoire des médicaments fournis au prince, mémoire rédigé par M. Biet, « premier apothicaire du Roy ». C'est à la *Nouvelle Revue* que j'emprunte ces curieux détails :

Du 22 novembre 1708. — « Quatre bouteilles de tisane de corne de cerf ; y ajouter le chiendent, de l'ordre de M. Helvétius ; plus une pinte de tisane faite avec les coings, le sucre candi et la canelle selon l'ordonnance de M. Helvétius. » — Annotation : « Propre pour fortifier l'estomac, réjouir le cœur (?), resserrer le ventre fortement. La cannelle bonne pour réveiller les esprits languissants (?) ».

Du 8 décembre suivant. — « Un pot d'opiat cordial et astringent composé avec le mastic en larmes ; le corail rouge préparé, le sang de dragon en larmes, la pierre hématite préparée, la conserve de racines de grandes consoudes et le sirop de diacod (*sic*), selon l'ordonnance de MM. les médecins. » — Annotation : « Bon pour réparer les forces, pour arrêter les crachements de sang, le dévoisement et faire dormir ».

Les larmes du mastic, pas plus que celles du dragon, n'ayant rendu la santé au prince, les médecins se rabatirent sur le régime de maître Purgon, et M. Biet note avec la précision d'un teneur de livres le nombre de fois qu'il a dû exercer, auprès de l'illustre malade, la fonction la plus délicate de son humble et utile ministère.

15 mars. — « Son clystère réitéré avec l'huile d'œuf, plus, pour Monseigneur le prince, sa tisane réitérée (de corne de cerf) ; plus, son eau de pavot réitérée ; du même jour, un clystère adoucissant fait avec un jaune d'œuf au lieu d'huile, selon l'ordonnance de M. Helvétius, plus un pot de confection d'hyacinthe de deux onces. » (Avec, en note, pour fortifier le cœur et réparer les forces épuisées).

Eh bien, que dis-tu de cela ? Que diraient nos clients si nous les soumettions à pareil régime : tisane de corne de cerf, sang de dragon et mastic en larmes, etc. ?

Si nos drogues actuelles ne portent pas des noms d'oiseaux et ne sont pas précisément un régal, du moins ne se présentent-elles pas sous des appellations et sous un aspect aussi rébarbatifs que les drogues du grand siècle.

Cela dit, mon cher *Conteur*, je demeure d'accord que ni les uns ni les autres de ces remèdes n'ont pu dispenser les pauvres malades de passer dans un monde meilleur, quand pour eux l'heure avait sonné de quitter celui dans lequel nous gémissons et auquel nous tenons tant. Docteur U.

La Sophie à Branon.

La Sophie à Branon est à maîtrè pè Lozena tsi on vilho monsu et sa dama, que demàoront proutse dào pài dè Tsaudéron. Et, paret que l'ài est onco prào bin.

Cé monsu est bin boun'infant, se vo volliai, et la vilha assebin. Mà, se la dama ne sè cord pas mau lo medzi, l'est tot parai pegnetta qu'on dianstro.

L'autro dzo, que lo monsu avai prài ses soixante, sè decida dè fèrè on petit tire-bas pè l'hotò et d'invità cauquiès z'amis, qu'étiot sè vezins et avoué quoui djuivè prào soveint à cartès pè lo scallio ; adon, ie dese à sa fema d'avai couson dè lao preparà oquiè d'on pou destra po la né.

La dama sè peinsa : « Que faut-le fèrè ? Lo pesson est trào tchai ; lè boutsi vo veindont lè bifetèques à dâi prix dè fou ; omna làivra cottè gros ! Pas tant d'affèrès ; coumeint cliào morfretès dè vela sont enfarattà après cliào z'osès frecassi, m'ein vé atsetà 'na dzenelhiè que mettrè couairè avoué dào riz et sarè bin la nortse se cliào monsus ne sont pas conteints ! »

Onna bouna dzenelhiè, quand l'est prào cossua et bin grasse, est oquiè que n'est rein tant crouie et on pào onco s'ein relètsi lè pottès quand bin faut psetegni qu'on dianstre après cliào z'ou ; mà tot parai l'est dâo medzi que ne garni rein lo pétro et que va bin quand ia onco on part dè plliats d'oquiè d'autro après : on bocon dè bajou avoué dè la campòuta est bin dè meillào.

La vilhe atsité don 'na dzenelhiè que l'eut quasu po rein, kà c'étaï on petit affère que ne vaillessà pas on pudzin, ni pi on crouie polaton et avoué cein mégro qu'on dianstro, que m'einlèvine, quand fut dèplioumà, se i'avai pi dè queie repètrè on tsat.

Font don couaire cliìa dzenelhiè et, devant lo soupà, la dama dese à la Sophie que coumeint cliào monsus fariot petètrè cauquiès passès quand l'ariont medzi, failai pas manquà dè portà lo dju dè cartès su la trabillia.

Quand l'uront medzi, la soupà, la dama senaillè avoué on petit grelin po fèrè portà la dzenelhiè et la Sophie s'aminè avoué l'osé et lè cartès, que pousè dècoutè lo plliat.

— Mà ! mà ? que fèdès-vo, Sophie ? l'ài fe la dama, vo z'é de dè portà cliào cartès feinamente après, quand n'areint botsi dè soupà, et na pas ora !

— Oh ! madama ! se repond la Sophie, y'è peinsa que, coumeint n'iaivai quasu rein à medzi à cliìa dzenelhiè, cliào monsus voudriont petètrè la dju à binocle ! **

Passage de la Bérésina.

(Fin.)

Alors, comme dans toutes les circonstances extrêmes, les cœurs se montrèrent à nu, et l'on vit des actions infâmes et des actions sublimes, suivant leurs différents caractères. Les uns, décidés et furieux, s'ouvrirent le sabre à la main un horrible passage ; plusieurs frayèrent à leurs voitures un chemin plus cruel encore ; ils les faisaient rouler impitoyablement au travers de cette foule d'infortunés qu'elles écrasèrent ; dans leur odieuse avarice, ils sacrifiaient leurs compagnons de malheur au salut de leurs bagages. D'autres, saisis d'une dégoûtante frayeur, pleurent, supplient et succombent, l'épouvante achevant d'épuiser leurs forces. On en vit, et c'étaient surtout les malades et les blessés, renoncer à la vie, s'écarter et s'asseoir résignés, regardant d'un œil fixe cette neige qui allait devenir leur tombeau.

Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les premiers dans cette foule de désespérés ayant manqué le pont, voulurent l'escalader par ses côtés ; mais la plupart furent repoussés dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons avec leurs enfants dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfonçaient ; déjà submergés, leurs bras raidis les tenaient encore au-dessus d'elles.

Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'artillerie creva et se rompit. La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en vain rétrograder. Le flot d'hommes qui venait derrière, ignorant ce malheur, n'écoutant pas les cris des premiers, poussèrent devant eux, et les jetèrent dans le gouffre, où ils furent précipités à leur tour.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts ; dirigés par leurs conducteurs, et rapidement emportés sur une pente raide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles ; puis s'entrechoquant, la plupart violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers de malheureux poussés sur

ces obstacles s'y embarrassent, culbutent et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres ; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée, les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparées sans retour. Elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher ; mais emportées çà et là par la foule, battues de ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, de l'explosion des obus, de vociférations, de gémissements, de juréments effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait.

Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfants renversés à demi étouffés et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés ; mais à chaque moment, un cheval abattu, une planche brisée ou déplacée arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors dans cette colonne de désespérés qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but avec fureur, indifférents aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés.

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces horreurs. Son obscurité ne déroba pas au canon des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Vers neuf heures du soir, il y eut un surcroît de désolation, quand Victor commença sa retraite, et que ses divisions se présentèrent et s'ouvrirent une horrible tranchée au milieu de ces malheureux, que jusque-là elles avaient défendus. Cependant, une arrière-garde ayant été laissée à Studzianska, la multitude engourdie par le froid ou trop attachée à ses bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit inutilement le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés ; le jour seul put les ramener tous à la fois, et trop tard, à l'entrée du pont, qu'ils assiégèrent de nouveau. Il était huit heures et demie du matin, lorsqu'enfin Eblé, voyant les Russes s'approcher, y mit le feu.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il chariait ; il y en eut qui s'élançèrent tête baissée au milieu des flammes du pont qui croula sous eux ; brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amoncèler et battre avec les glaçons contre les chevaux ; le reste attendit les Russes. Wittgenstein ne parut sur les hauteurs qu'une heure après le départ d'Eblé, et sans avoir remporté la victoire il en recueillit les fruits.

Pendant que cette catastrophe s'accomplissait, les restes de la grande armée ne formaient plus sur l'autre rive qu'une masse informe, qui se déroulait confusément, en s'écartant vers Zemin. Tout ce pays est un plateau boisé d'une grande étendue, où les eaux, flottant incertaines entre plusieurs fentes, forment un vaste marécage ; l'armée le traverse sur trois ponts consécutifs de trois cents toises de longueur, avec un étonnement mêlé de frayeur et de joie.